

Revue historique, t. CCXXIX, avril-juin 1963.

Rosario Bilodeau

Volume 17, Number 2, septembre 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302284ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302284ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bilodeau, R. (1963). Review of [*Revue historique*, t. CCXXIX, avril-juin 1963.]
Revue d'histoire de l'Amérique française, 17(2), 303–309.
<https://doi.org/10.7202/302284ar>

Revue historique, T. CCXXIX, avril-juin 1963

“Ouvrages récents sur l'époque élizabéthaine” (443-476). Sous ce titre, M. A. J. Bourde analyse un certain nombre d'œuvres, parues depuis 1957, qui touchent les aspects les plus divers du règne d'Elizabeth I. L'époque élizabéthaine, ainsi vue à travers des auteurs anglais et français, spécialistes de la période, nous est offerte en raccourcis saisissants et lumineux, admirablement exposés par M. Bourde. Événements, idées, personnages, théories, nouvelles religions dont le sort est lié à leur avenir politique, rôle des universités dans la création de la pensée religieuse et politique : voilà quelques-unes des facettes d'un règne particulièrement riche. Les œuvres analysées sont : de J. B. Black, *The Reign of Elizabeth, 1558-1603*, *The Oxford History of England*, Oxford, 1959, 539 p. ; de Roger Chauviré, *Temps d'Elizabeth*, Paris, 1960, 366 p. ; de Léon Cahen et Maurice Braure, *Evolution politique de l'Angleterre moderne, 1485-1560*, Paris, 1960, 684 p. ; de Sir John Neale, *Elizabeth and her Parliaments, 1584-1601*, Londres, 1957, 452 p. et *Essays in Elizabethan History*, Londres, 1958, 255 p. ; de Conyers Read, *Lord Burghley and Queen Elizabeth*, Londres, 1960, 603 p. ; de M. J. H. M. Salmon, *The French*

Religious Wars in English Political Thought, Oxford, 1959, 202 p.; de A. G. Dickens, *Lollards and Protestants in the diocese of York, 1509-1558*, Oxford University Press, 1959, 258 p.; de Philip Caraman, *The other face, Catholic Life Under Elizabeth I*, Londres, 1960, 343 p.; de H. Curtis, *Oxford and Cambridge in transition, 1558-1642. An Essay on changing relations between the English Universities and English Society*, Oxford, 1959, 291 p.; et de H. C. Porter, *Reformation and Reaction in Tudor*, Cambridge, 1958, 443 p.

Nous recueillerons quelques jugements de M. Bourde au sujet de ces œuvres. Sa prédilection pour les études de la Oxford History of England est amplement justifiée. C'est avec enthousiasme qu'il parle des grands services qu'elle rend "pour la formation des jeunes historiens, l'information et la réflexion des moins jeunes" (443). Le premier livre, celui de M. Black traite de tous les aspects du règne d'Elizabeth I, dans des rubriques arrangées "selon un plan qui combine heureusement le chronologique et le systématique" (444). L'auteur avoue la difficulté "de fournir un récit complètement objectif des événements du règne d'Elizabeth" bien qu'il se garde de tout chauvinisme "ou de toute tendance à l'interprétation "whig" d'une période facile pourtant à exploiter de ce point de vue" (445). Le livre de Chauviré se présente comme un essai de psychologie historique. Comme l'œuvre de M. Black, très classique dans sa facture, traitait davantage de l'expansion de l'Angleterre, la révolution économique et sociale, l'expression artistique et intellectuelle de cette surabondance d'existence, de ses joies de ses plaisirs, ses luxes et ses mystères (444), le livre de Chauviré s'attache aux "imbroglios politico-sentimentaux dans lesquels la reine est plongée de nécessité" (447), et montre l'implacable et profonde politique dont Cecil est l'âme inspirée.

M. Bourde ne cache pas sa préférence pour l'ouvrage de Léon Cahen et Maurice Braure. Il affirme dès le début de sa critique: "Remarquable par la clarté de sa mise en œuvre, de sa pensée et de son style, ce travail sera désormais considéré comme fondamental en français pour l'initiation à des questions sur lesquelles l'étudiant ou le chercheur ne disposait jusqu'à présent que d'ouvrages en anglais et dont peu, d'ailleurs, contenaient si riche matière explicative dans des limites chronologiques aussi étendues" (450). M. Bourde lui trouve toutes les qualités indispensables au manuel: "Une succession de faits aussi complète que possible, un groupage chronologique, une systématisation des grands problèmes clairement ordonnée et équilibrée, un esprit de synthèse coordinateur" (450). Il "*explique* ce que les auteurs

anglo-saxons tiennent à nos yeux trop souvent pour acquis ou comme allant de soi" (452).

A sir John Neale, M. Bourde ne ménage pas les éloges bien qu'il lui reproche "sa technique toujours exclusivement narrative" (457). Il relève aussi, ce qui nous paraît intéressant, ce que sir John Neale appelle "l'approche" biographique en histoire (458). Il invite les historiens à trouver l'intérêt qu'il y a "à voir ainsi discuter un genre assez décrié chez eux (chez les Français), où il peut sembler parfois qu'hors des courbes logarithmiques, il ne soit guère de salut". C'est un "plaidoyer non pour une ordinaire histoire sociale, mais pour une vraie histoire sociologique, celle qui, derrière les structures formelles des constitutions, des institutions, des systèmes sociaux et économiques, recherche et atteint les "réalités", c'est-à-dire les hommes qui en furent responsables, les firent fonctionner de par leurs vies physiques, leurs idéaux et les conflits qu'ainsi ils provoquèrent" (458).

Le livre de M. Conyers Read sur lord Burghley dégage pour nous cette figure du secrétaire qu'il n'a jamais cessé d'être. Autour de Burghley, se dessine "la fresque prodigieuse de l'Angleterre politique, économique et sociale d'alors" (463). Autour du secrétaire et de la Reine "nous voyons graviter tout le monde du gouvernement, de l'administration, du Parlement, de la Cour. Et, parallèlement à l'exposé des grands problèmes généraux, ce sont des anecdotes innombrables, des descriptions, des relations qui évoquent de façon extraordinairement vivante la psychologie, les mœurs, la culture de l'époque élisabéthaine" (463).

Quant aux théories venues de la France des guerres de religion, et à leur influence sur la pensée politique insulaire (463), sujet du livre de M. Salmon, l'auteur nous dit que "les origines de cet âge des lumières qui établit les critères du libéralisme moderne doivent être recherchées dans les guerres de religion et dans la pensée anglaise subséquente qui les reflète". M. Bourde explique plus loin que "ce furent des intermédiaires, Hollandais et Allemands, moins directement affectés par les problèmes politiques concrets, qui dégagèrent, à l'usage des Anglais, les implications théoriques de la pensée française" (464). Les sources du libéralisme anglais, on les trouve ainsi "non, comme aimaient à le croire les historiens "whig" de l'Angleterre, dans les talents spécifiques ou le "génie" politique des Anglais, mais dans l'étude et l'adaptation à leurs conjonctures politiques successives, par leurs penseurs et leurs théoriciens, des leçons tirées de l'histoire des guerres de religion françaises" (467).

L'Angleterre religieuse est aussi l'objet de plusieurs études selon les perspectives nouvelles. Le livre de Dickens présente "un tableau des activités hérétiques et réformatrices (lollardisme, protestantisme, anglicisme edwardien) entre les accessions d'Henri VIII et d'Elizabeth, en mettant l'accent non tant sur les aspects économiques, institutionnels et matériels de la Réforme, mais en réaffirmant la primauté de ses constituants intellectuels et spirituels" (467). La vie catholique est exposée dans le livre de Caraman, "collection de vignettes, de miniatures, d'esquisses vivantes ou émues, de fragments de fresques grandioses" qui ne contourne pas le problème et ne réussit pas à dégager "le visage douloureux et serein de l'Angleterre catholique d'alors" (470). Le livre sur les problèmes d'Oxford et de Cambridge, de Curtis, décrit et explique "la crise des Universités anglaises au sortir de la période médiévale et scolastique, puis du fait des changements religieux et politiques, leur évolution vers leur statut moderne de grand corps intimement lié au développement de l'Etat Tudor et à la société laïque et cléricale qui le soutient" (472). Il démontre comment les Universités anglaises sont devenues organiquement "intégrées à la chose anglaise dont elles dépendent et qui dépend d'elles depuis lors et jusqu'à aujourd'hui" (472). Livre utile "où se mêlent en un riche panorama historique des renseignements neufs sur l'histoire institutionnelle, l'histoire des idées et de l'éducation, nourries et éclairées constamment par l'interaction des milieux sociaux qui fournissent aux universités ou sont influencées par elles" (473). Il fournit un cadre large à l'étude du Dr Porter sur "les évolutions doctrinales" du milieu universitaire de Cambridge.

A toutes ces œuvres, M. Bourde offre une conclusion: "elles marquent la vitalité dans l'école historique anglaise contemporaine, des études dans lesquelles l'analyse des structures politiques, institutionnelles et administratives n'est jamais divorcée de celle de l'esprit ou de la foi qui les anime ou les provoque, ni surtout de celle des personnalités qui en furent les moteurs ou les symboles" (476). C'est, pour le moins, une invitation à faire de l'histoire humaine, histoire "qui doit être discipline vivante et consubstantielle à nous-mêmes, de quoi qu'elle traite" (476).

*
* *

La rubrique, "l'orientation actuelle des études historiques" est consacrée cette fois-ci à l'histoire du Portugal. Rien ici de comparable à l'historiographie de la République Fédérale Allemande ou à celle de la Chine populaire, mais un exposé des

déficiences et aussi des réalisations de l'historiographie portugaise. Frédéric Mauro résume sa pensée en écrivant qu'il existe au Portugal une science historique traditionnelle, attachée à de vieilles habitudes intellectuelles, mais où l'on voit germer des signes de renouveau" (438). Autour de cette double affirmation, M. Mauro signale "l'ignorance de la bibliographie étrangère, un intérêt trop exclusif pour les problèmes nationaux, une méconnaissance absolue des autres sciences sociales" en ceci que les Portugais "ont méconnu cette essence de l'histoire qui est précisément l'application au passé de la problématique des sciences sociales du présent" (439). Il reproche aussi aux Portugais "un goût exagéré de l'érudition pour l'érudition", en somme le défaut de l'école historique allemande dans ce qu'elle a de plus étroit (439). A côté de ces faiblesses apparaissent les signes d'un renouveau puisque les études historiques se transforment profondément grâce à la contribution des jeunes historiens portugais formés à Paris surtout, et grâce à la présence de Français, d'Anglais et d'Américains qui travaillent au Portugal. C'est ainsi qu'un effort remarquable se fait en vue de rénover les institutions qui servent de cadre à l'activité historique. On attache une plus grande importance à l'histoire démographique. L'histoire religieuse, notons-le, a eu des historiens remarquables (441). Il semble donc que la jeune génération d'historiens portugais "forte de quelques illustres précédents a trouvé le chemin de la recherche historique moderne". Elle peut s'appuyer sur "une grande curiosité du passé, un goût profond pour lui et une tradition de travail probe et patient" (442).

*
* * *

Nous ne saurions trop recommander à tous ceux qu'intéressent l'histoire et la géographie l'article de Pierre George: "Géographie et histoire". Le professeur George explique que "la géographie comme discipline d'étude moderne est un rameau des études historiques qui s'en est détaché au cours de la première moitié du XXième siècle" (293). Son objet est "l'analyse et l'explication de situations qui sont des rapports de forces. Le premier terme du rapport est l'homme, un "homme collectif" organisé en familles, en sociétés, en Etats. Le second terme est un milieu. Ce milieu est une synthèse de données ressortissant à la géographie naturelle et à une histoire d'autant plus longue et d'autant plus chargée que, depuis plus longtemps, les hommes occupant ce milieu le façonnent et le transforment pour en faire leur habitat et la base de leur existence matérielle. Les formes de ces rapports sont infiniment variables. Elles vont du milieu

effleuré ou traversé par les hommes sans être modifié par eux, comme l'océan, comme le grand désert, mieux encore la haute atmosphère parcourue par les *jets*, au milieu des campagnes exploitées depuis des millénaires, dont seule l'armature du relief et les rythmes climatiques rappellent que l'action de l'homme a des limites et que la géographie physique garde ses droits" (294). A l'occasion de ces explications nous apparaissent les liens, les différences, les limites, les orientations particulières de l'histoire et de la géographie. L'histoire et la géographie, écrit M. George, "sont deux moyens d'appréhension scientifique du même complexe de rapports. Mais l'une est analytique, critique. Elle cherche à atteindre la plénitude de la connaissance des faits du passé par la recherche de tous les documents accessibles. Ses incertitudes procèdent de la perte ou de l'insuffisance des documents ou des difficultés rencontrées pour en accorder la contribution. L'autre est à la fois analytique, critique et prospective, dans la mesure où elle cherche à définir, dans une situation présente, les différentes virtualités capables de promouvoir, à partir de cette situation présente, la situation de l'avenir. Les contradictions du passé se sont exercées dans un certain sens. Les virtualités d'une époque ont engendré une forme d'évolution à l'exclusion des autres qui étaient originairement possibles, et il appartient à l'historien d'expliquer pourquoi avec les documents dont il dispose" (295). Voilà bien établi le rôle de ces deux sciences humaines et leur contribution mutuelle.

Pierre George voit le champ d'étude du géographe dans l'activité de l'homme pour "s'affranchir de certaines servitudes du milieu et en infléchir des données inertes dans le sens d'une activité de service", parce que "non seulement les groupes humains sont capables de se libérer de la tutelle de ce qui était considéré naguère comme des fatalités naturelles, mais, par leurs acquisitions techniques, ils peuvent exploiter, transformer à leurs fins des éléments de ce milieu naturel". Et, pour le géographe qui étudie une situation économique, un rapport social, comment est-il possible de ne pas y voir l'aboutissement d'une évolution? "L'instant reste en grande partie inintelligible s'il est considéré hors de sa trajectoire dans le temps" (301).

Et on n'expliquera vraiment "les contradictions de la société d'aujourd'hui qu'en considérant les multiples compromis entre les survivances du passé et les plus audacieuses des entreprises du présent".

A certains égards d'ailleurs, la démarche de pensée du géographe et de l'historien est la même; seul diffère le choix du moment dans le temps. "Un fait historique est à la fois écono-

mique, social, politique. Ce n'est que par artifice d'expression qu'on le qualifie de social, d'économique ou de politique, tout en sachant parfaitement qu'un fait social a des conséquences économiques, politiques ou vice-versa. Il n'y a donc pas de meilleure initiation à l'étude des multiples formes d'imbrications et de rapports de données qui, analytiquement, sont du ressort de diverses sciences humaines spécialisées, que celle de la formation historique qui habitue à les voir toutes converger en des formes de rencontre infiniment variées". Et Pierre George enchaîne : "C'est par l'histoire que le géographe doit normalement aborder la sociologie, l'économie et, d'une manière générale, toutes les sciences humaines qui lui permettront de mettre à leur place et de comprendre les divers processus actuels qui font l'objet de l'étude de ces sciences" (301-302). Voilà bien le moyen d'en arriver à une articulation de la recherche plus large dans ses perspectives et plus précise dans sa démarche propre. On souhaite qu'une telle pensée imprègne la formation des étudiants en sciences humaines.

ROSARIO BILODEAU

Collège militaire de Saint-Jean.